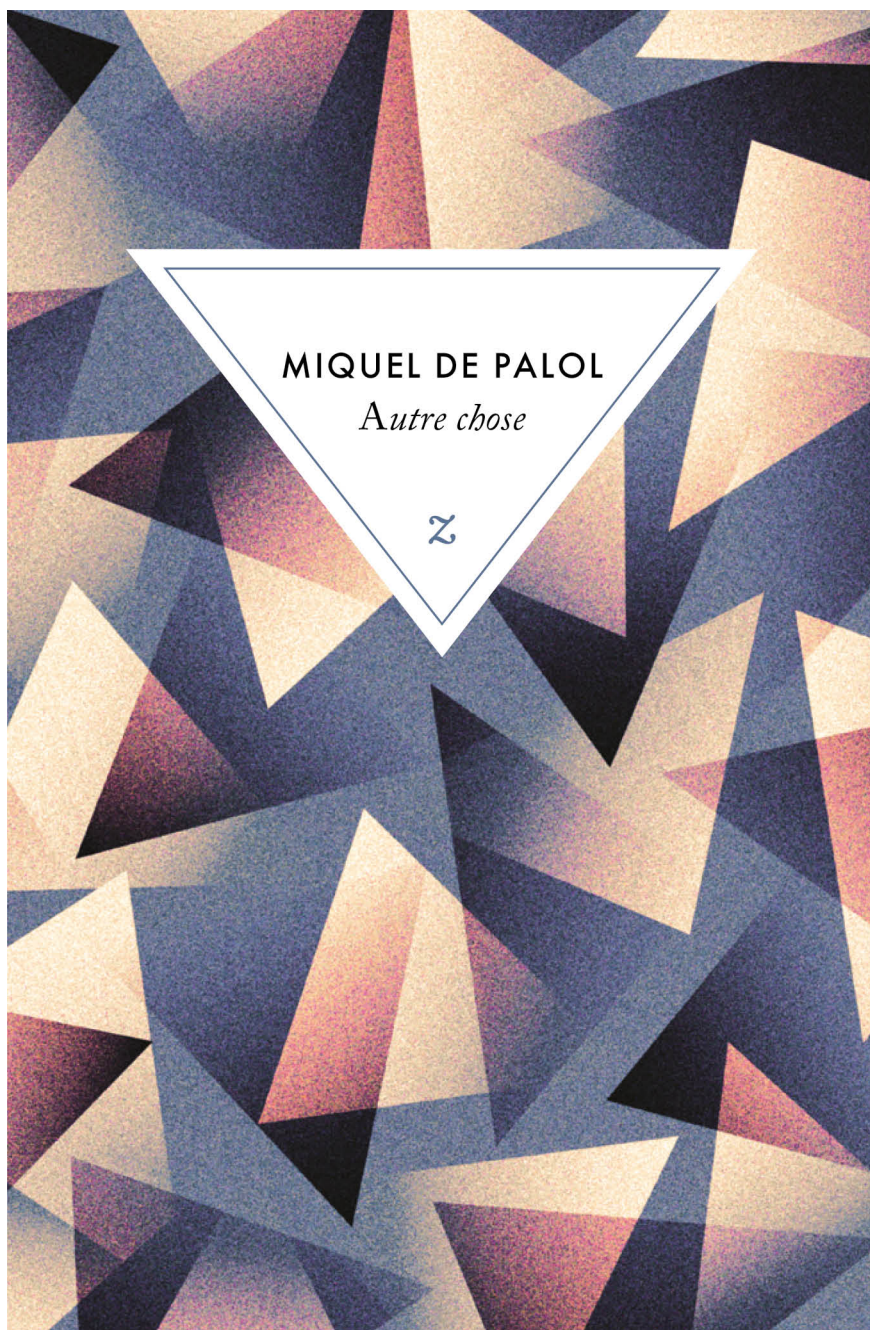




« *Autre chose*, au titre si révélateur, deuxième tome du Troiacord, surprend toujours le lecteur par sa capacité à brasser toutes les interrogations qui, telle une architecture baroque, ont construit le roman. » Marc Verlynde, *La Viduité*

Le Monde des Livres

LES YEUX DANS LES POCHE

François Angelier

Choisir de s'aventurer, en ouverture de la saison poche, étoile au front et carte en main, au cœur des deux premiers volets de la pentalogie *Le Troiacord* (2001 ; inédits en français jusqu'à présent), du poète et romancier catalan Miquel de Palol, revient à dompter un griffon ou à médailler une chimère aux comices agricoles, à mettre en tout cas l'actualité littéraire, soudain dégonflée, sous le signe grisant et dispendieux de la TTGA, la Très Très Grande Aventure – celle qui vous fait passer, en trombe et de nuit, de la cryptographie ésotérique au gangstérisme international, de la pornographie managériale à la mystique maçonnique. Un enduro littéraire et une architectonique narrative que Palol maîtrise en virtuose depuis le grandiose *Jardin des sept crépuscules* (Zulma, 2015) jusqu'au récent *Testament d'Alceste* (Zulma, 2019).

Avec *Troiacord*, la mise devient réellement fabuleuse. Placé sous l'invocation d'un vers de l'Iliade, le premier volet, *Trois pas vers le sud*, déroule la redoutable histoire de Damia Rexta, petit truand finaud exfiltré de sa prison car ayant l'heur d'être le parfait sosie de Gabriel von Egmont, richissime héritier pris dans les rets d'un complot familial et abattu lors d'une remise de rançon. A charge pour Damia de s'assimiler, au fil d'un véritable lavage de cerveau, la culture, le style, les manies érotiques et la vision de son modèle. Processus à risque suivi de près par tout un réseau de conspirateurs familiaux impliqués dans la création du mystérieux « *Troiacord* », à la fois « *lentille accélératrice de particules* » et lieu de révélation mystique. Et c'est là que la maestria unique de Palol se déploie, car la « *gabriellisation* » de Damia se fait au fil de conversations sans fin, de dîners éperdus et de conseils d'administration baroques où défilent, comme à la parade, à la fois l'histoire mafieuse de l'économie européenne et sa contre-histoire politique occulte. Les grands arias des conteurs (porté par la traduction ensorcelante de François-Michel Durazzo), devenant des moments de pure fascination verbale.

Une obnubilation fictionnelle qu'on retrouve, densifiée, dans l'acte II, *Autre chose*, où, à Damia, succède Jaume Camus, un jeune pigiste barcelonais abonné aux reportages scientifiques. L'étonnant professeur Fidel Pla le lance dans une enquête érudite entre Rome, Salzbourg et Pérouse, sur le mystérieux « *jeu de la fragmentation* ».

Dépouillements d'archives romaines, conversations cryptées lors de dîners d'initiés, marivaudages singuliers, pseudo-tentatives d'assassinats, toute la fantasmagorie littéraire de Palol joue de nouveau à plein dans cette chambre d'échos où se répondent et s'harmonisent miraculeusement Illuminati et généraux napoléoniens, conservatrice papale et collectionneurs vénitiens. Le récit culminant avec l'examen d'un échiquier tridimensionnel qui recèle sans doute la clé de voûte de toute l'histoire. On saura gré à Jaume Camus de nous livrer, alors qu'il déambule non loin du Quirinal, la bonne définition de *Troiacord* : « Une orgie géométrique aussi visuelle que mentale où la proportion, l'équilibre, la sobriété avaient autant de valeur que la variété, l'accumulation et l'excès. »

À lire ou à relire, comme source du monument palolien, le classique d'Arturo Pérez-Reverte, *Le Tableau du maître flamand* (JC Lattès, 1993). Là, c'est une restauratrice qui, avec l'aide d'un antiquaire et d'un joueur, risque sa vie à percer le secret d'une

inscription cachée dans une toile du XIVe siècle flamand : « Qui a tué le chevalier ? »

Après pareilles lectures, une seule question : « Mais qui a écrit ces livres ? »

1 sur 2 22/08/2024, 12:41

Le Monde <https://journal.lemonde.fr/data/3975/reader/reader.html?xtor=EPR-...>

Trois pas vers le sud. Le Troiacord I (Tres pasos al sud) et Autre chose. Le Troiacord II (Una altra cosa), de Miquel de Palol, traduit du catalan par François-Michel Durazzo, Zulma, « Poche », inédits, 432 p., 11,50 € et 368 p., 11,50 €.

Le Tableau du maître flamand (La tabla de Flandes), d'Arturo Pérez-Reverte, traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Quijano, Folio,

« Policier », 462 p., 9,90 €.

Critique de Lenocherdeslivres

05/07/2024

Entamer Trois pas vers le sud, c'est s'embarquer dans une aventure dont on ne connaît, au début, ni les tenants, ni les aboutissants. C'est accepter comme Damià, un des personnages centraux, de se laisser guider par tous les autres sans réellement (en tout cas en apparence) comprendre où tout cela mène. Car Miquel de Palol, s'il semble, lui, avoir une idée précise de la construction de son récit, ne donne les clefs qu'avec parcimonie à ses lectorices. Il faut donc lui faire confiance alors qu'on aborde le premier des cinq volumes qui composent le vertigineux Troiacord.

À la lecture des premières pages, je me suis cru plongé dans un récit issu tout droit d'un courant littéraire du milieu du XXe siècle, le Nouveau roman. Ce qui n'est pas pour me déplaire, car j'ai beaucoup apprécié la lecture de Nathalie Sarraute et autres participants à ce mouvement. Mais cela ne dure pas. En revanche, le côté obscur, lui, perdure, comme je l'ai écrit en introduction. Car Miquel de Palol fait une grande confiance à son lectorice pour le suivre, où qu'il aille, à n'importe quel rythme. Il nous plonge en quelques pages dans une histoire d'enlèvement et de disparition dont nous aurons un récit plus clair (mais pas encore totalement, il ne faut pas exagérer) à la fin de l'ouvrage, avec l'apparition d'un personnage pas encore aperçu dans le roman.

En attendant, il nous faut tenter de raccrocher les wagons d'un complot visant à compenser la perte d'une personne importante, apparemment tuée lors de sa libération. On ne sait pas bien pourquoi elle a échoué, mais cet échange a mal tourné et il faut trouver un remplaçant à Gabriel van Egmont. Et ce n'est pas facile, car sa personnalité était riche et parfois fantasque. Et, surtout, mystérieuse. Personne ne savait ce qu'il faisait exactement de ses journées, ni ses rapports exacts avec son entourage. Même Max, un de ses frères, le narrateur, ignore nombre de détails.

Aussi, créer un double de Gabriel ne sera pas aisé. D'autant que le temps presse. La victime était issu d'une grande famille, riche, puissante. Elle était dans les affaires et ses adversaires ourdissent des plans destinés à dévorer des entreprises, à s'emparer de biens de la famille van Egmont. de plus, nous ne sommes pas dans un roman de SF où il suffit de fabriquer, avec une machine futuriste, un clone. [Ici](#), il faut trouver une personne lui ressemblant parfaitement. Soit. Puis utiliser certaines drogues, dont la lethenina (en rapport avec le fleuve Léthé de la mythologie grecque, celui qui ceignait les Enfers et procurait l'oubli à celui qui en buvait les eaux) permettant de vider l'esprit de sa mémoire préexistante afin de lui en implanter une nouvelle. Mais là encore, tout n'est pas si simple : pas de machine miracle. Juste un homme que l'on va faire disparaître au profit d'un autre, mort. La suppression d'une identité et son remplacement par une autre. Vertigineuse réflexion sur la place de chacun dans la société et le possible sacrifice de l'un au profit d'autres. Thème déjà évoqué dans pas mal de récits où la pauvreté et la richesse s'affrontent, faisant fi des personnalités.

En attendant, pour transformer Damià en Gabriel, il faut multiplier les [lectures](#), les entretiens, les cours, les visionnages de bandes, les travaux pratiques. L'occasion pour

l'auteur de débattre de sujets aussi variés que l'histoire ou la téléologie, les religions ou l'eschatologie. Et Miquel de Palol se fait plaisir : il n'hésite pas à multiplier les points de vue grâce à ses nombreux personnages (au début, il nous balance une multitude de noms que j'ai été incapable de retenir : il m'a fallu pas mal de pages pour commencer à replacer les différents protagonistes sur cet échiquier parfois bien complexe). On passe de la politique : « La droite, c'est l'économie libérale et les barrières douanières, la gauche, c'est le libéralisme des échanges et le contrôle de l'économie. » à l'art et à des considérations sur la société : « Les transgressions n'ont plus leur place dans l'art d'avant-garde, mais dans des ersatz de bien moindre qualité. Il y a trente ans, s'ériger contre les conventions et l'ordre établi avait quelque chose de libérateur, aujourd'hui ça ne sert, comme le football, qu'à abrutir et aliéner, à distraire les gens et à les pousser dans un cul-de-sac. » ; de la littérature : « J'ai cherché dans l'art la tonalité tragique par excellence, en ré mineur, celle de Bach, dans L'Art de la fugue, La Fantaisie chromatique, la dernière Suite anglaise, de la Deuxième Partita pour violon seul, le Concerto pour deux violons, le Premier Concerto pour clavecin et orchestre – comme elle contraste avec la version pour orgue solo et vents ajoutés à la symphonie d'ouverture de la Cantate BWV 146 ! –, l'Annonciation et la Présentation au temple des Sonates du Rosaire de Biber, le Don Giovanni et le Requiem de Mozart, la Neuvième de Beethoven, l'épilogue orchestral du Wozzeck d'[Alban Berg](#), une tonalité sans concessions, paradoxalement plus vitale que bien des manifestations du désir. » à la sexualité : « Au fond, dit Filadelf, l'idée d'orgasme comme sens et fin de toute sexualité est encore une idéalisation platonicienne, au sens le plus authentique du terme. » Vous avez [ici](#) un petit exemple de la culture et des notions brassées par l'auteur dans ce roman puissant mais parfois perturbant. Car le rythme est en constante fluctuation : d'une certaine rapidité avec des dialogues percutants à des moments de réflexion sinon ardu du moins suffisamment conséquents pour que j'aie été obligé de mobiliser mon esprit entièrement. Surtout lors de débats à propos de certains thèmes que je maîtrise moins.

[Trois pas vers le sud](#) est une [lecture](#) expérience curieuse, à l'extrême limite du genre (les drogues utilisées, par exemple), exigeante (j'ai abandonné le livre à ma première tentative et ai attendu d'être plus disponible intellectuellement pour la reprendre) mais incroyablement riche et entraînant. Elle a réactivé des connaissances en mon esprit, m'a permis de me poser des questions auxquelles je ne pensais pas. Mais elle m'a interrogé sur la construction de cette œuvre qui reste un mystère pour moi et dont je vais lire la suite, [Autre chose](#) (qui vient de paraître), avec intérêt et curiosité. Où tout cela va-t-il nous mener ? Je l'ignore et c'est sacrément réjouissant.

Lien : <https://lenocherdeslivres.wo..>

LA LECTRICE À L'ŒUVRE

CHRISTINE BINI

<https://christinebini.blogspot.com/>

Lundi 10 juin 2024

Trois pas vers le sud – Le Troiacord 1 – de Miquel de Palol

Miquel de Palol, *Trois pas vers le sud – Le Troiacord 1*, traduit du catalan par François-Michel Durazzo, éd. Zulma, coll. Z/a, avril 2024, 432 p.



Voici la première partie d'un roman de plusieurs tomes, une espèce d'œuvre-monstre d'un auteur non moins monstre. Miquel de Palol a publié plus de soixante livres, dont certains ont été traduits en français par François-Michel Durazzo et publiés chez Zulma. Des romans polyphoniques, labyrinthiques, aux intrigues intriquées, qui demandent au lecteur une grande agilité d'esprit et un souffle au moins égal à celui de l'auteur. Palol est, sans aucun doute, un des maîtres de la fiction contemporaine.

Pour ce qui concerne les traductions en français, nous disposons de deux romans – *Le Jardin des sept crépuscules* et *Le Testament d'Alceste* – qui nécessitaient une pagination particulière car les récits enchâssés devaient être immédiatement identifiables. Rien de tel dans *Trois pas vers le sud*, dont l'action est linéaire. Enfin, apparemment linéaire. Le pitch est imparable : un homme meurt dans un guet-apens. Sa présence est indispensable pour finaliser des tractations financières importantes, dans les sphères du pouvoir économique. Que faire ? Lui trouver un double. Non pas un sosie, mais un double véritable, que l'on va modeler à coups de seringues injectant une substance d'effacement de la personnalité première, de visionnages de vidéo du modèle, d'exercices pratiques, notamment sexuels. On récupère en prison un certain Damià, un criminel passablement dangereux, que l'on façonne en quelques semaines. Et ça marche.

Le dispositif narratif est élaboré de telle sorte que le lecteur est parfois perdu comme peut l'être Damià, et souvent remis sur les rails grâce à Max, le narrateur et voyeur de l'histoire. Il s'agit, là aussi, comme dans les deux romans traduits en français, de mise en abyme, mais plus visuelle que textuelle. Ou, pour le dire autrement, plus narrative que structurelle. Dans une scène particulièrement réussie, on voit Max regarder en caméra cachée Damià qui regarde une vidéo dans laquelle on le voit regarder une vidéo de l'homme dont il doit prendre la place et adopter le rôle. C'est, à proprement parler, vertigineux. Piranésien, ou à peu près. Eschérien. C'est aussi, à n'en pas douter, géométrique. Les premières pages du roman, sous couvert de description minutieuse d'un quartier, tracent des lignes sur un plan. La notion de vertige est renforcée par la multitude des personnages, qui apparaissent comme étant connus a priori alors que le lecteur les découvre et que Damià tente de les identifier à partir des éléments qui lui ont été donnés.

On fait ingurgiter à Damià, durant les quelques jours de sa préparation, une quantité phénoménale d'œuvres littéraires, philosophiques, historiques. Il faut dire que Damià ne doit pas seulement endosser la stature du mort, mais aussi sa culture, ses réparties, sa manière de penser et de se conduire en société. Et la société qu'il fréquente est à la fois vaine – on se croit parfois dans un film de Ruben Östlund – et hyper pointue sur les références musicales, culturelles, conceptuelles. On assiste à des joutes sur la différence entre les personnages de Julien Sorel et de Frédéric Moreau, sur ce

que Mozart doit à Bach... Damià, aidé par les injections d'effacement de sa propre mémoire, se fond dans le moule et tire son épingle du jeu. Il devient un autre.

On l'aura compris, le cœur de ce roman est l'exploration de la figure du double, du *Doppelgänger*. Le tout sur fond de réflexion sur la persistance, ou non, de la mémoire. Miquel de Palol parvient à enchevêtrer, dans une narration linéaire, à la fois l'intime et le socio-économico-politique de la société contemporaine. On est en limite de réflexion sur le pouvoir, sous toutes ses formes. Un tour de force. On est aussi en terrain homérique, comme le suggère le titre et le laisse entendre l'épigraphe. Ce qui se déroule au fil des pages, c'est une guerre, sur fond de fusion-acquisition et de recherche et développement. Une guerre qui a pour but de lever des fonds pour finaliser le projet Troiacord, dont on ne dira ici que le strict minimum : « recueillir l'énième terme d'une séquence, en obviant au fardeau de l'indétermination de l'énième plus un. » Oh, dit ainsi, c'est obscur, et même nébuleux pour le commun des lecteurs – dont je suis. Mais on induit toutes les conséquences d'un tel dispositif, qu'elles se situent au plan de l'humain, du macro-économique ou du politique. Quelque chose entre le pouvoir des algorithmes et la physique quantique appliquée au quotidien.

L'idée de base de *Trois pas vers le sud* est séduisante, d'autant plus qu'elle n'est dévoilée que dans les toutes dernières pages du roman. Ce n'est qu'a posteriori que l'on comprend l'ampleur du propos, et notamment le traitement que subit Damià. Le tome 2 du *Troiacord*, intitulé *Autre chose*, paraîtra chez Zulma le 20 juin prochain, et l'on attend avec impatience de pouvoir s'y plonger.

La Viduité

Autre chose, le Troiacord II Miquel de Palol



Métaphysique d'une quête, aussi mathématique que philosophique, d'un au-delà des apparences, d'une perception ludique, manipulée sans doute, absolue aussi, du temps, du récit et de ses enjeux politiques, qui d'abord passe par une passionnante enquête historique sur les loges franc-maçonnes tout au long du XIXe siècle et sur leur représentation du monde dans un jeu d'échecs tri-dimensionnel. Miquel de Palol nous entraîne, ensuite, dans une érudition littéralement folle, ébouriffante, parfois jusqu'à une impression de précipitation qui, néanmoins, interroge le vide, sinon le nihilisme, derrière les belles, profondes jusqu'au cynisme, discussions de ces conceptions si élaborées qu'elles semblent libertines, porteuses en tout cas d'une pertinente spéculation éthique : interroger le statut, ses représentations et désirs de totalité, de la réalité revient à vouloir, fût-ce dans un jeu aux contours et pratiques encore flous, à l'imposer. *Autre chose*, au titre si révélateur, deuxième tome du *Troiacord*, surprend toujours le lecteur par sa capacité à brasser toutes les interrogations qui, telle une architecture baroque, ont construit le roman.

En ce moment, sans doute aussi en réaction assez claire au contexte, nous voulons du complexe, de la densité, de la littérature qui spéculer sur son impossibilité, qui dès lors tente d'organiser autrement son récit. Pour évoquer ce livre si riche, plein de zones d'ombre, de non-dits, de pistes aussi pour les trois autres volumes à venir, de liens avec le précédent *Troiacord*, voire avec [Le jardin des sept crépuscules](#) ou avec [Le testament d'Alceste](#), commençons par explorer une de nos interrogations du moment : pour véritablement se construire, approfondir et dédoubler son récit, en mirer et en réfléchir possibilité et finalité, il me semble de plus en plus (comme si cette [conception](#) ne pouvait d'ailleurs être que le retour d'une intuition, autrement creusée) que le roman ne peut se concevoir que face, avec la distanciation et l'émancipation qui toujours le caractérise, à un discours d'accompagnement, des théories qui en dessinent l'arrière-monde, rendre, qui sait, partageable sa vision forcément particulière, et commune malgré tout, d'une réalité. Comme dans tous les romans de Miquel de Palol ce sera la géométrie. Le vrai plaisir de parler de littérature contemporaine reste de pointer des intuitions, de n'avoir point à les vérifier. On aime énormément la possibilité que les cinq volumes du *Troiacord* vont probablement former une très savante figuration géométrique, sans doute un dodécaèdre (allez voir [ici](#) si vous voulez vous en faire une idée), d'autres contingences, d'autres proximités, une autre forme de récit et donc de temporalité, quelque chose d'aussi fou, grand, que de « retrouver l'accès au modèle originel, à une vision non chronologique, non séquentielle, non discursive de la réalité. » Qu'est-ce à dire ? Là est toute la question. *Autre chose*, sans doute, toujours. L'autre discours d'accompagnement sera alors ces morceaux de phrases (dit-on des hémistiches dans la poésie grecque ?) de *L'Iliade* qui ouvrent chaque chapitre qui se relieront de volume en volume, je crois.

Nous acceptons, perpétuellement frustrés par le biais d'une expression réticente, notre impuissance à dire l'ineffable, voire à s'en approcher et, toujours à la limite du vide, comme objectif, danger ou consolation, nous nous résignons avec mélancolie à cette impossibilité, qui atteste pieusement de la perpétuation d'un tel manque.

Tentons d'être, un tout petit peu, plus claire. *Autre chose*, ce sera d'abord la surprise, ce second volume semble d'abord incarné tout autre chose que le premier, [Trois pas vers le Sud](#). À l'instar du [Testament d'Alceste](#) ou du [Jardin des sept crépuscules](#), nous retrouvons la veine de Miquel de Palol : des puissants qui dissertent, se racontent des histoires, prétendent ainsi changer l'ordre du monde, sans doute aussi faire perdurer leur domination. Ce sera

d'ailleurs l'aspect dont on vous parlera le moins : *Autre chose* est un roman radicalement politique, une mise à la question d'une possible emprise sur la réalité, sur le discours du moins qui la façonne. Pour aborder brièvement cet aspect, à nouveau il nous faut nous confier au [vide](#). Un roman aussi pleinement baroque que le *Troiacord* ne peut ne se former que sur l'anamorphose, sans cesse des discours qui montrent autre chose, le taisent, en suspendent autant la révélation que le probable manque de sens. Un jeu au bord du vide, une spéculation au seuil de la disparition, une méditation aux confins de l'inanité : le roman. Je crois qu'une histoire structure ce récit des illusions du récit : un nécromancien promet à un jeune naïf qu'il pourra conquérir toutes les femmes qu'il veut, celui-ci refuse de le payer, veut avoir une femme plus séduisante. Bien sûr, le nécromancien ne fait que transformer les chats de ce candide. Que se passerait-il s'il refusait de payer, se retrouverait-il, quand même avec ses trois chats, gros Jean comme devant ? Ne se produirait-il rien puisque ce paiement, cette créance, reste condition *sine qua non* du récit. Avec sa verve habituelle, le Jeu qui sera, je pense, sans cesse mis en branle, en doute, dans *Autre chose* tient aux impossibilités structurelles du récit. Ou pour le dire en terme plus prétentieux, avec l'ironie, la géométrique polyphonie, dont fait preuve Miquel de Palol pour énoncer ce qui serait, dans une illusion d'optique, dans une vision unilatérale, une des ambitions de son grand-œuvre : « Plus loin encore : l'art qui dit la nostalgie de l'impossibilité pour l'art, ou pour tout autre langage, de rendre compte de l'expérience transcendante. » Cette expérience transcendante serait, comme pour Damià, le personnage, pour ne pas dire la doublure, de [Trois pas vers le Sud](#), serait, le plus simplement, vulgairement possible, d'éprouver une temporalité où, dans le récit du moins, le temps n'existerait pas, il y aurait simultanément quelque chose et rien, on serait acteur et spectateur. Tout ceci passant dans un très curieux, un rien opaque, enroulement des faits, un vol de livres qui s'inscrit dans autre chose, pourrait tout aussi bien ne pas avoir eu lieu, au milieu, nous sommes à l'évidence dans un roman de Miquel de Palol, d'orgie, de manipulations dont il faut bien se demander qui en est le dupe. Hormis le lecteur quand, comme moi, il prétend rendre compte des figurations plurielles dans lesquelles il se trouve heureusement emprisonné.

Où est passé l'héritage du drame de la Cité Idéale, de cette abondante géographie de la bonté, des équilibres des intérêts, de fluctuations des tendances, des épanchements d'affections, des réalisations des désirs, des nœuds conceptuels ?

Sans doute dans la réalité hermétique dont ne cesse de se jouer *Autre chose*. Reprenons autrement, nous ne savons guère faire autre chose. Il faut dire la très grande fascination que va faire naître l'enquête, opportunément, confier à Jaume Camus, ce jeune homme à qui l'on demandera de reprendre une recherche sur ce qui, dans les sociétés secrètes du XVIII et XIXe siècles se nommait le Jeu de la Fragmentation. Celui-là même qui occupait les décadents, libertins, participants du *Testament d'Alceste*. Nous serons ici confrontés à la naissance illuminée des proto-sciences, aux rites et autres magies, tromperies plus ou moins volontaires de ces francs-maçonneries et autres illuminati. Risible et attirant désir de totalité. Il me semble que ce à quoi Miquel de Palol tente de donner une forme serait l'athéisme intégral. Toujours face cette certitude : « Un pas de plus, et le fond de la question est vide. » La tentation d'en faire un peu trop, l'excès, la très grande rapidité de ce roman qui parfois perd un rien le lecteur, lui fait confondre les personnages réduits à des silhouettes, à leurs négations toujours bienvenues, toujours radicalement ambivalentes, de toutes morales. Car, bien sûr, toujours il s'agit de les mettre en discussion, d'en souligner les perversions, de mettre en récit leur danger, de ne surtout rien céder à l'inexplicable : « Vouloir expliquer l'inexplicable en le soumettant à une contemplation dévote, c'est vouloir au bout du compte que l'inexplicable cesse de l'être, ce qui pratiquement fait de l'Église une machine à tuer le progrès et le bien-

être. » Toujours penser que l'on puisse décrypter les stases menteuses de la réalité ; continuer à croire un peu moins mal se leurrer. Jaume est donc, si vous me suivez encore à peu près, de lire une correspondance qui serait trop ennuyeuse pour ne pas être allusive, mettrait en jeu d'adultérines révélations, suggéreraient la participation à ce Jeu dont, on l'aura compris, on ne saurait saisir que d'extérieures représentations. Par la bande, cette évocation se révèle captivante, parfois un rien échevelée, un peu rapide ou désincarnée peut-être. Radicale remise en question, aussi, de l'incertitude historique dont le récit accompagne la naissance. Toujours intéressant, je pense de voir les liens entre les Lumières et l'occultisme, entre le progrès et une croyance rationnelle. De l'utopie ou mysticisme, Miquel de Palol interroge sur l'Absolu et les substitutions qu'on lui trouve. On navigue, vous l'aurez entendu, en pleine abstraction, au seuil, répétons-le, de ces questions philosophiques qui ont formé le roman. *Autre chose* cependant parvient souvent à en suggérer une forme, une figuration pas seulement allégorique de ce « Jeu littéral, le Jeu avant la réalité, le Jeu après la réalité... comme s'il était possible de tout séparer, comme si la réalité pouvait contenir autre chose qu'elle-même. » À plusieurs reprises, l'auteur parle d'une réalité iconique, une qui ne pourrait s'incarner que dans des représentations : trompe-l'œil autant qu'anamorphose. Jaume, candide protagoniste qui se croit lucide par son érudition, comme dans le conte donc du nécromancien, rencontrera trois femmes : Spiglia, Ummaguma et Francesca. Leurres : dévoilements autant que de dévoilements. Une chose en cache, à l'évidence, une autre. On devine que derrière ses recherches, outre une façon de réactualiser le jeu, Jaume tente de démêler des questions d'héritage, de lumineux et rentables procédés d'optiques. Nous retrouvons alors la famille de Max Van Eglemont, les jeux d'alliances comme manière d'autrement recomposer la réalité. On notera le procédé plutôt habile de Miquel de Palol : on livre soudain à Jaume, une ébauche d'arbre généalogique, ce qu'il révèle s'avère sans doute infiniment moins important que ce qu'il occulte. D'incertaines paternités, de complexes interdépendances dont nous n'aurons qu'une ébauche, un fac-similé bien sûr peu évident à déchiffrer et décisive pour les trois autres tomes.

Une phrase sans logique [...]. Ou du moins dont la logique est souterraine, contenue. Il ne s'y passe rien, il n'y a pas d'histoire, pas d'anecdote, pas de contenu, comme dans la vie.

La révélation, malgré tout, tiendrait peut-être dans une phrase, dans sa recomposition ferait sens, enfin en ouvrirait un ultime. On peut parfois penser que tout à son travail de composition, d'agencement et d'illusion, le style de Miquel de Palol semble un rien limpide, le plus simple possible pour nous faire entendre le haut degré d'abstraction de son récit. Ne nous y trompons pas, là encore un trompe-l'œil, habile manière de suggérer tout ce que l'on cache, combat contre le vide, des bribes de sens qui agencées donnent l'illusion d'un sens. Dans une tradition littéraire très établi, Miquel de Palol le fait ici par l'échange de poèmes cryptiques, possiblement plein d'allusion, possiblement tout autant apocryphes. On aura, au moins, un semblant d'explication du sens du titre [Trois pas vers le sud](#). On attend la suite avec impatience pour continuer à autrement se tromper.

Un grand merci aux éditions Zulma pour l'envoi de ce roman.